

VOYAGE | Paradis nature



Le paradis originel, celui que l'homme n'a pas encore altéré · voilà ce qu'ils cherchent. Et c'est sous l'eau qu'ils pensent le trouver. Une équipe de biologistes marins de l'université de Montpellier et de l'Institut de recherche et développement (IRD) s'est récemment lancée dans l'étude de plusieurs sites du Pacifique sud. Nom de code : projet Pristine («vierge» en anglais). En juin dernier, ils ont plongé sur des atolls inhabités de Polynésie française, Matureivavao, Tenarunga ou Paraona, pour en recenser la richesse biodiversité. Raies mantas, carangues, napoléons, trocas, thons

l'île d'Ellesmere dans le Grand Nord canadien, la forêt vierge de Kočevje, en Slovénie, ou encore le désert d'Atacama au Chili... Préservés ? Vierges ? Intacts ? En matière de nature, tout est question de définition. Il y a une dizaine d'années, biologistes et environnementalistes ont caractérisé les zones qui pouvaient encore être considérées comme «sauvages». Le rapport – qui fait référence – de l'ONG américaine Conservation International, publié en 2002 et fruit de deux ans de recherches de 200 scientifiques, identifiait trente-sept zones répondant à des critères précis : au moins 10 000 kilomètres carrés, 70 % de la superficie originale

réguler les pluies, les zones polaires réfléchissent le rayonnement solaire et font ainsi descendre la température. Si ces écosystèmes venaient à disparaître, les effets du changement climatique pourraient se faire sentir plus fort et plus vite.

Ces espaces sont-ils pour autant des arches de Noé ? «Les territoires dits "sauvages" ont une valeur d'originalité, explique Denis Couvet, professeur au MNHN. On y trouve souvent des espèces indomptables, des grands carnivores – comme le loup arctique et le tigre du Bengale –, mais la biodiversité dépend de bien d'autres critères.» La richesse de la faune et de la flore n'est pas homogène. Elle varie se-

LES ESPACES SAUVAGES SONT COMME DE GRANDES

à dents de chien ou encore poissons-perroquets en peuplent les récifs coralliens.

Plus au nord, sur l'archipel de Midway, les albatros meurent en engloutissant nos déchets. A 3 000 kilomètres du continent le plus proche, briquets, bouchons et balles de golf se retrouvent dans leur estomac. Ce triste spectacle démontre que la nature sauvage n'est à l'abri de la prédation de l'homme quasiment nulle part. «La pollution, mais aussi le changement climatique constituent à eux seuls des impacts humains indirects, confirme Patrick Blandin, professeur émérite du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN). Notre influence s'étend partout.»

Et pourtant. Restent bel et bien sur la planète quelques endroits épargnés que l'on peut qualifier de miraculés : la péninsule du Kamtchatka, dans l'Extrême-Orient russe,

conservée et moins de cinq humains par kilomètre carré. Déforestation, mines, braconnage, pollution n'épargnent pas ces régions d'une importance notoire, qui représentent 46 % de la surface du globe. Parmi elles, l'Amazonie, le bassin du Congo et la Nouvelle-Guinée, les grands déserts et les zones des latitudes extrêmes – forêt boréale, Patagonie, toundra arctique et continent antarctique. «Il faut les envisager comme de grandes bibliothèques, souligne Ana Rodrigues, chercheuse au Centre d'écologie fonctionnelle et évolutive de Montpellier. Leur éloignement les ayant préservées de la colonisation humaine, elles ont encore beaucoup à nous apprendre.»

Par sa superficie, cette nature presque indemne joue un rôle fondamental dans l'équilibre de la planète · la forêt amazonienne permet de retenir le carbone et de

lon les climats, les altitudes ou la nature des sols. Les zones équatoriales offrent ainsi une palette d'espèces bien plus large que les pôles.

C'est pourquoi les biologistes s'intéressent moins, aujourd'hui, à ces grandes étendues sauvages qu'à ce qu'ils appellent les «hotspots», les points chauds du globe : une trentaine de territoires, qui ne représentent que 2,3 % de la surface terrestre, mais recèlent une incroyable diversité. De grandes expéditions tentent de répertorier leurs trésors. La mission «Planète revisitée», dirigée par l'IRD, le MNHN et l'ONG Pro Natura, est ainsi rentrée, fin 2012, de trois mois d'inventaire au cœur du Triangle de corail (voir notre article), des eaux comprises entre la Malaisie, la Papouasie-Nouvelle-Guinée, l'Indonésie et les Philippines. Conclusion · les biologistes estiment que les échantillons prélevés en mer



de Bismarck, au large de la Papouasie, contiennent sans doute entre 500 et 1 000 espèces nouvelles pour la science. Une richesse à la fois inouïe et relative, puisqu'ils en attendaient 50 % de plus. Les scientifiques mettent en cause les aménagements côtiers et les effets de la déforestation.

Certains milieux doivent leur survie à la présence humaine

Bassin méditerranéen, Andes tropicales, îles de l'océan Indien... pour chaque hotspot est pointé un déficit de protection, qui met en péril des espèces uniques. Mais là encore, les apparences sont trompeuses. «Même si l'impact de

l'Ouest américain furent ainsi créés pour le loisir de la population et aménagés avec la volonté de contrôler et de mettre en valeur les grands espaces sauvages. A Yellowstone, les peuples shoshone, lakota, crow, bannock, nez-percés, flathead et blackfeet furent expulsés. A [Yosemite] les villages des Miwok furent réduits en cendres. Les géographes estiment que plus de quatorze millions de personnes sur terre ont été chassées de leurs territoires en un siècle et demi pour créer des zones protégées.

Ce type de politique, décidée aux dépens des autochtones, est vivement critiquée depuis plusieurs décennies. «En Afrique australe par

l'homme s'en mêle ! C'est le cas des zones humides. Sur le plateau de Millevaches, en France, l'abandon de l'activité agricole appauvrit le paysage : en l'absence de pâturage, les tourbières, zones humides rares et de grande importance écologique, disparaissent au profit de la forêt. Et la biodiversité en pâtit. Résultat : plusieurs parcs français programment le retour de l'élevage extensif pour conserver leur patrimoine naturel «intact».

Paradoxalement, la nature n'a jamais été autant protégée. La planète compte 178 000 espaces où l'activité est limitée par une législation particulière. Cela représente 13 % des terres émergées, soit deux fois la surface de l'Europe. «Pourtant, il faut se méfier des chiffres, précise Samuel Despraz.

Beaucoup de ces lieux ne sont des parcs que sur le papier. Il n'y a rien de concret.»

Faut-il malgré tout étendre les périmètres de protection ? Oui, répondent à l'unisson les scientifiques, à condition de ne pas exclure les hommes qui y vivent de leur gestion. «Créer un espace protégé n'est pas une garantie, explique le géographe. En revanche, la prise en compte de la population et de ses choix de développement est décisive.» Désormais, on s'oriente vers la gestion participative et communautaire. L'Australie, qui a créé trente-sept parcs gérés par les Aborigènes, ou le Brésil, dont la partie amazonienne compte autant d'espaces protégés que de territoires indigènes, font aujourd'hui figure de laboratoires. L'avenir dira si nature et humains y cohabitent mieux qu'ailleurs. ■

Cécile Cazenave

BIBLIOTHÈQUES À EXPLORER

l'homme est moindre dans des zones aussi reculées que l'Himalaya, l'Amazonie ou la savane africaine, l'apparence de nature vierge n'est qu'une illusion», souligne Samuel Despraz, géographe à l'université Lyon III, co-auteur de l'«Atlas des espaces protégés de la planète». Les recherches récentes suggèrent par exemple que la forêt amazonienne n'est pas si vierge que cela : archéologues et écologues s'accordent à dire que les civilisations précolombiennes l'occupèrent plus densément encore qu'aujourd'hui. Elles y cultivèrent de grands espaces avant de disparaître et de laisser la jungle reprendre ses droits.

Il suffit parfois de regarder un siècle en arrière pour comprendre que les icônes d'une nature intouchée ne le furent pas toujours. Yellowstone, ancêtre des parcs nationaux, et les premiers parcs de

exemple, la protection de la nature a été mise en place dans un contexte racialement, au service de la population blanche, contre les usages et les savoirs locaux, explique Sylvain Guyot, géographe à l'université de Limoges. Dans certains cas, les gestionnaires se sont par la suite rendu compte qu'ils avaient brisé des équilibres écologiques.» Sur la côte est de l'Afrique du Sud, les communautés traditionnelles de Kosi Bay furent expulsées en 1989 pour laisser la place à une réserve naturelle. «Mais, dans cet estuaire, les casiers de pêche ancestraux participaient à la sauvegarde de la biodiversité, poursuit Sylvain Guyot. Lorsqu'ils ont disparu, certaines espèces ont proliféré aux dépens d'autres.»

Car nature et humains ne font pas toujours mauvais ménage. Certains milieux ne peuvent d'ailleurs se maintenir qu'à la condition que